

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie SIDLER

Savoir aimer ! ... / Joannès

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 147-151

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# SAVOIR AIMER!...

L'amitié ! l'une des plus douces et des plus dangereuses choses...

Qu'en dire qui déjà n'ait été dit ? Ce noble sentiment le plus pur, le plus profond des sentiments de l'homme, aurait-il dégénéré ou même cessé d'exister ? On entend de tous côtés aujourd'hui gémir à satiété qu'il n'y a plus d'amis. L'humanité ne se repaît-elle donc plus que d'égoïsme, de tromperie et de désillusion ? Dans cet abîme immense qui fait le fond de notre être, n'y aura-t-il pour répondre à cet impérieux besoin de confiance, d'épanchement, que la solitude et l'oubli ?

Ah ! il est vrai, l'amitié est chose rare, si rare que n'eût-elle duré qu'un jour, on devrait en respecter jusqu'au souvenir. Mais malgré tout, en dépit du naufrage où l'on voudrait faire sombrer les belles traditions de l'humanité, l'amitié vraie vit encore, elle ne s'éteint pas, parce que le cœur de l'homme subsiste, malgré la débauche des sens : il palpite comme jadis, sous la douleur et dans l'espérance, et quand ces deux flots emplissent ses profondeurs, il se sent incapable de tout contenir. Alors ont lieu ces déversements

spontanés ou infiltrés peu à peu, ces rencontres intimes, naturelles par certaines harmonies, ou mystérieuses en d'étonnants contrastes ; alors le cœur déchire ses voiles, l'âme se montre à nu devant l'âme qu'elle aime ; la tendresse et la pureté — nous parlons ici de l'amitié sainte — enlacent leurs attraits.

Oh ! le doux et déjà céleste commerce, quand ces deux êtres qui s'aiment sont des êtres de choix, et que le lien sacré de cette intimité s'appelle « la vertu » !

Hélas ! je m'attriste — et c'est en y pensant que j'ai été amené à écrire ces lignes — en réfléchissant qu'il est sur terre tant de cœurs où jamais peut-être le baume d'une telle amitié ne versera une goutte de pur bonheur ! J'ai dû entendre un jour une amère plainte exhaler cette souffrance affreuse : « Je n'ai point d'ami!... » Ah ! j'aurais voulu, écoutant ce douloureux aveu, j'aurais voulu dire à Dieu : « Comment m'avez-Vous fait la part si douce, tandis que Vous privez ce malheureux ! » Je rougissais intérieurement de cette inégalité cruelle, et je souffris un instant toutes les tortures de ce pauvre cœur isolé.

Et qui dira le nombre de ces infortunés ? Délaissés, dont la plaie saigne au cœur ; inconstants, qui sacrifient ce qu'ils ont aimé ; malheureux, dignes de pitié mille fois, qui se ramassent en ce *soi* égoïste, concentrant tout l'horizon de leur vie sur leur étroite personnalité.

Non, on ne peut songer sans mélancolie, que dis-je, sans douleur, à ces pauvres êtres dont jamais une libre confiance ne dilate le cœur, dont l'œil ne s'humecte point à la mémoire d'un souvenir aimé, dont la main ne retient jamais une étreinte plus longue... Plaignons-

les de ne point connaître l'exquise jouissance de l'admiration qui rend si accompli l'objet de ses affections ; plaignons-les de voir leurs jours se lever et finir sans qu'une parole simple, familière, sans éloquence, mais forte et sincère, ait consolé, adouci, éclairé ou repris avec eux le chemin difficile.

Ah ! si le beau leur arrache encore un cri de ravissement, je les plains de n'entendre dans leur solitude nul écho y répondre ; de ne point sentir leurs moments de bonheur tourmentés par l'impérieuse soif de partager, d'épancher ! Oui, je les plains même de ne jamais souffrir et les mille petites faiblesses d'une tendresse jalouse et la cuisante douleur des séparations et de l'absence, car souffrir, c'est encore aimer, par l'endroit le plus vif de notre âme ; dans les larmes versées sur les amis, nulle vertu ne fait jaillir la souffrance au dehors : celle-ci peut être déchirante, indigestible, mais elle ne sera jamais amère.

Ne nous arrêtons pas davantage sur cette triste page de tant de vies. Mais si, regardant autour de nous, nous nous sentons émus en face d'une plaie si douloureuse, ne restons pas inactifs. Si nous n'osons aller plus loin que la pitié, si ce n'est point de nos sympathies, du don gratuit de notre dévouement qu'on pourra cicatriser la blessure, disons du moins à ce pauvre être accablé par le vide comme par un lourd fardeau, disons-lui le secret de croire encore à la vie intime de son âme, aux fibres qui la soutiennent : l'âme est faite pour se dilater, et non pour se resserrer ; elle souffre de s'ignorer elle-même, et quel sera le remède ? la *confidence*, ce cher trésor de l'amitié, qui pénètre sans froisser, délicate et attrayante, ou qui révèle,

confiante et abandonnée, les retraites invisibles du dedans.

Mais, pour que cette confiance soit l'étincelle qui sort de la cendre et que les replis cachés du cœur se montrent en pleine lumière, il faut laisser apparaître au seuil de nos discours quelque chose de plus que les étroites mesquineries dont tant de conversations font leur unique aliment. Le P. Lacordaire disait : « Que peut-il y avoir d'intime là où l'on ne va pas au fond des pensées et des affections qui remplissent l'âme de Dieu ?... Je ne puis plus aimer quelqu'un sans que l'âme se glisse derrière le cœur, et que Jésus-Christ soit de moitié entre nous. »

Comment ne pas le comprendre ? Dieu est au fond de tous les êtres ; dans beaucoup Il sommeille, ou Il croît en secret et lentement, tandis qu'eux demeurent inconscients d'un tel travail. Mais, qu'une main assurée pose sans crainte le doigt sur cette note sensible et profonde, quels tressaillements alors dans ces cordes vivantes qui se détendent ! quel étonnement ravi de part et d'autre à l'ouïe des sons qui s'en échappent. Il n'est donné qu'à l'amitié, à l'amitié chrétienne, d'aller si profond et de produire de telles résurrections, de ces sortes de naissances, à une vie inconnue jusque-là et dans laquelle il y aura dès lors des élans toujours grandissants.

Et tout chrétien, ou je me trompe fort, peut une fois dans sa vie, dût-il par le dévouement franchir des distances et regarder au dessous de lui, être le souffle pénétrant qui dissipe les nuées dont s'enveloppait une âme, éclairer son horizon et lui donner sa douce et apaisante sécurité.

C'est là, je crois, tout le bonheur qu'on peut trouver ici-bas ; au terme du chemin de l'exil, Dieu qui l'aura suivi de son regard, y ajoutera pour le Ciel le sceau de l'infini !...

JOANNÈS.